

Nous avons reçu cet article d'une camarade travaillant quelque part en Afrique dans des conditions particulièrement difficiles. Nous ne citons ni son nom ni le pays où elle exerce pour lui éviter de nouveaux ennuis mais nous avons tenu à publier cette courageuse dénonciation des formes insidieuses du néo-colonialisme.

***Le bilinguisme
est-il facteur
d'indépendance ?***

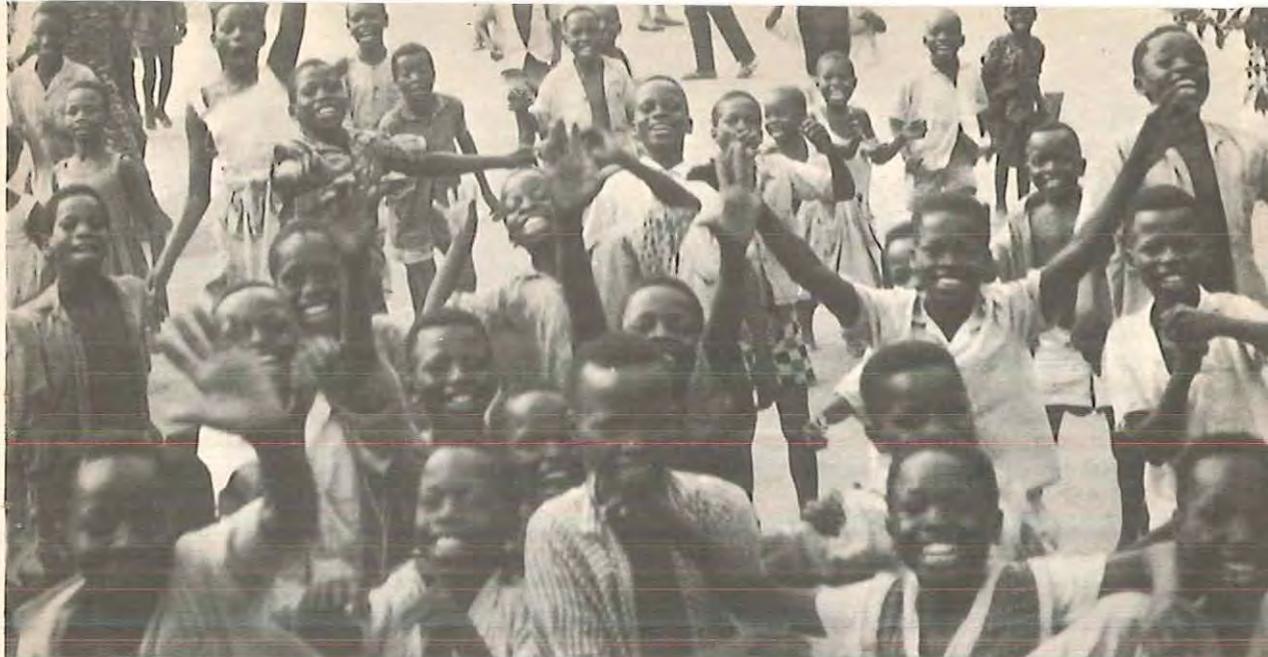
Dans certains pays d'Afrique, le bilinguisme me semble être un problème, un drame aussi complexe, aussi touffu que l'immense savane aux grandes herbes où l'on se perd sans cesse.

Le bilinguisme ici, ce n'est pas seulement deux langues parlées par un même peuple, mais deux structures mentales, deux civilisations qui se rencontrent, qui s'affrontent, la deuxième cherchant, même si elle ne l'avoue pas, à remplacer la première. Dans la réalité, comment cette lutte se traduit-elle ?

Un jeune lycéen, devant une photo où je tiens un magnifique bébé noir, soupire : « C'est bien d'être blanc, ce n'est pas bien d'être noir ! »

En sixième, au lycée, mes élèves refusent d'écrire le mot « case » dans un texte libre, parce que « case » ça fait africain pauvre, honteux... tandis que « demeure, maison » ça fait européen... Après avoir passé les vacances de Pâques dans un tout petit village perdu en brousse, j'ai parlé à mes élèves de tout ce que j'avais vu et senti de beau au village, mais pour eux, il était impossible que moi française, je reconnaisse les valeurs africaines toujours bafouées, je me moquais d'eux certainement... Ils étaient étonnés, sceptiques, gênés même...

Ces mêmes adolescents du lycée jouent les étudiants, parlent français en classe, dans la rue, comme de mauvais acteurs de théâtre, écrivent des phrases labyrinthes, remplies de mots savants.



Et tous ces jeunes « certifiés » qui errent dans les villes, le CEP en poche, à la recherche d'un travail, certains qu'ils n'auront plus à se salir les mains aux champs, mais qu'ils trouveront quelque noble travail de bureau, grâce au diplôme français qu'ils possèdent ! Et tous ces enfants pleins de vie, d'espoir, entassés inconfortablement dans les classes ou sous un manguier, ils sont là 50, 100, 200 par classe, pour apprendre le français !

Pour quoi faire ? Devenir fonctionnaire, infirmier, ministre, mais surtout pas paysan !

Qu'a-t-on préparé pour eux, que peut-on préparer, dans un pays sans débouchés, perdu au cœur de l'Afrique, sans perspective proche d'industrialisation ?

A l'école, ils apprendront le français et en même temps, à avoir honte d'eux-mêmes, de leur civilisation, de tout leur être, ils seront déracinés, dépersonnalisés, déchirés, braqués vers un idéal français, blanc !... Quel gâchis de bonheur, de valeurs humaines ! Comment ne pas réagir, ne pas dénoncer ce massacre ?

N'y a-t-il donc pas un moyen d'ap-

prendre le français en Afrique sans imposer en même temps la culture française, sans couper les jeunes africains de leur milieu ?

Ne peut-on apprendre le français comme un simple outil, une langue véhiculaire, qui servirait à exprimer tout ce qui est spécifiquement Nigérien, Camerounais, Guinéen... aiderait à une plus grande compréhension entre pays africains ?

Oui, peut-être lorsque les élèves ivoiriens correspondront, échangeront des journaux scolaires, avec des élèves dahoméens, nigériens, lorsqu'ils trouveront des confidents, des amis africains, capables de comprendre leurs problèmes, leurs difficultés, au moyen d'une langue commune : le français.

Le français, pour mieux se comprendre, pour mieux se trouver, pour mieux résoudre les problèmes africains.

Mais comment cela arrivera-t-il, si les professeurs coopérants français arrivent en Afrique avec le désir de « donner », d'enseigner la culture française, si la communication n'est qu'à sens unique ? L'élève se reniera, pour adopter, en même temps qu'une autre langue, une

autre mentalité, une autre civilisation. Si au contraire l'enseignant français est disponible, prêt à découvrir les valeurs africaines et un nouvel art de vivre, l'élève africain n'aura plus l'attitude dégradante de celui qui reçoit comme un mendiant, il se sentira alors respecté, valorisé, capable de donner lui aussi de ce qu'il est. Il ne cherchera plus à se renier, mais à s'exprimer, à se connaître, à faire connaître son milieu dans un langage nouveau, il prendra conscience des difficultés de son pays, de ses propres problèmes au contact d'une civilisation différente (1).

Mais hélas ! combien, parmi les professeurs recrutés par la Coopération, sont capables de disponibilité ? Combien reconnaissent les Africains comme des hommes tout aussi valables qu'eux-mêmes ?

Bien peu assurément ! Ils viennent en Afrique, attirés seulement par un salaire double, un certain goût de l'exotisme, une vie plus facile. Beaucoup étaient en Afrique avant l'indépendance des pays africains, il y a parmi eux d'anciens activistes qui se chargent d'éduquer les jeunes coopérants militaires tout neufs !

Très rares sont ceux qui désirent connaître, aimer des êtres d'une autre couleur de peau, mais tellement riches en générosité, en bonté, en chaleur humaine, toutes ces valeurs si difficiles à trouver maintenant dans les pays dits « civilisés » ; des hommes, des femmes, des enfants, aux sourires épanouis, simples ; proches de la nature, vrais, qui savent vivre le présent, et s'exprimer par la danse, le chant et le travail.

Pourtant, il suffit de vivre quelques jours dans une case ronde au milieu d'un

village, pour être charmé, bouleversé par les chants libres des enfants, des femmes préparant le repas. Votre journée est rythmée par des coups de pilon, vos soirées par le tam-tam, le balafon, vous vous sentez complètement détendu, heureux, d'un bonheur nouveau, tellement simple qu'il ferait sourire en France, où il faut tant et tant de choses pour être soi-disant heureux.

Mais, combien de coopérants se contentent de vivre enfermés dans leur ville, dans le quartier européen, entre eux, et ne vont même jamais en brousse ? Ayant connu l'Afrique à travers leurs boys et leurs élèves (et quels élèves !), ils se permettront, de retour en France, au nom de « leur expérience » de tenir les propos les plus racistes et les plus odieux sur les Africains.

Quand on a senti toute la beauté de l'Afrique, devant ce gâchis, il faut dénoncer une hypocrite coopération qui ne cherche pas à aider mais à durer. Il faut éclairer les Africains sur ce qu'est une vraie coopération.

L'indépendance ne doit pas être une hypocrisie car le néo-colonialisme est un carcan, une prison tout aussi étouffante que la colonisation.

Comment l'Afrique en sortira-t-elle si les jeunes générations n'en prennent conscience, n'apprennent à s'affirmer par l'expression libre dans les écoles et les lycées ?

Il faut éduquer les jeunes, les rendre conscients de leur force, de leurs possibilités, mais éduquer un enfant dans sa langue maternelle est une tâche déjà bien difficile, lorsqu'il s'agit de l'éduquer dans une autre langue, il faut des éducateurs libres, déconditionnés de leur propre éducation, disponibles, capables de respecter l'autre, de l'aimer tel qu'il est et d'apprendre avec lui la liberté.

M. F.

(1) *Il y aura échange, vraie communication, n'est-ce pas cela le bilinguisme ?*